

Jean-Max NOYER, *Les Intelligences collectives dans l'horizon du trans et posthumanisme*

Londres, Iste Éd., coll. Systèmes d'information, web et société, série Technologies intellectives, 2017, 226 pages

Tiphaine Zetlaoui

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22808>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.22808

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 novembre 2020

Pagination : 431-432

ISBN : 978-2-8143-0586-1

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Tiphaine Zetlaoui, « Jean-Max NOYER, *Les Intelligences collectives dans l'horizon du trans et posthumanisme* », *Questions de communication* [En ligne], 37 | 2020, mis en ligne le 15 novembre 2020, consulté le 20 mars 2025. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22808> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22808>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

celles-ci, l'historien peut reconstruire une expérience de vie du passé grâce à l'interprétation d'un nombre de « traces » laissées dans le texte par le romancier. Les chapitres restant sont consacrés à la lecture de ces « marques mémorielles » présentes dans *La Vengeance d'une femme* : la couleur de la robe portée par la duchesse dont l'analyse fait l'objet du troisième chapitre (p. 122-140) peut révéler les « usages sociaux de la couleur, des étoffes, des accessoires vestimentaires » (p. 129) de la vie parisienne entre les décennies 1830 et 1840, une statuette de bronze nommée « Madame Husson » dont l'obscénité frappe l'imagination du protagoniste de la nouvelle peut être utile dans la tentative d'esquisser la culture érotique de l'époque (chap. 4, p. 141-168), la façon dont certaines scènes de la vie parisienne des années 1870 sont recréées par le romancier ouvre à la compréhension de « l'histoire de Paris, de ses espaces, l'histoire de l'expérience des individus qui ont passé par "cette époque" » (p. 191, chap. 5 et 6, p. 179-197 et 198-216). L'ouvrage s'achève sur une réflexion à propos de ce que l'auteur définit comme un « régime aurevillien d'historicité », à savoir « un régime introverti où le présent tourne le dos à l'avenir, se repaissant des vies d'antan » (p. 226) et où le temps de l'écriture « n'apparaît que comme un présent informe et infime, voué à une viduité croissante, mais ouvert à toutes les *hantises*, spectres intimes et historiques, souvenirs des récits d'autrefois » (*ibid.*).

*La Griffe du temps. Ce que l'histoire peut dire de la littérature* constitue un excellent exemple de la façon dont le travail de l'historien peut se prêter au dialogue interdisciplinaire sans que ses fondements méthodologiques se trouvent menacés. Nous espérons que cette « expérience de lecture historique » puisse s'ouvrir aussi à des dialogues disciplinaires autres que ceux entre l'histoire et les études littéraires. La mobilisation des savoirs appartenant à une discipline comme la narratologie par exemple, surtout en ce qui concerne ses déclinaisons en narratologie « transmédiatique », « cognitive » et « énonciative », peut s'avérer utile en vue de l'exploration des expériences de vie du passé. D'autres objets d'analyse peuvent également être étudiés dans cette optique. L'écriture de l'histoire peut être enrichie par l'application de l'« herméneutique historique » à des artefacts fictionnels autres que les objets littéraires : les exemples parmi des dispositifs fictionnels tels les œuvres filmiques, les jeux vidéo et la bande dessinée ne font pas défaut.

**Antonino Sorci**

Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, CERC, F-75005  
Paris, France  
Antosorci[at]hotmail.it

**Jean-Max Noyer, *Les Intelligences collectives dans l'horizon du trans et posthumanisme***

Londres, Iste Éd., coll. Systèmes d'information, web et société, série Technologies intellectives, 2017, 226 pages

Avec cet ouvrage paru dans la série « Technologies intellectives » aux éditions Iste qu'il co-dirige avec Maryse Carmes, Jean-Max Noyer examine les caractéristiques que revêt le développement des nanotechnologies, biotechnologies, informatiques et sciences cognitives (NBIC) et les transformations qu'il engendre dans les modes de vie. L'auteur étudie les nouvelles formes d'intelligence émergentes depuis quelques décennies au sein des sociétés occidentales en questionnant la manière dont la production, l'agencement et l'exploitation des *big data* contribuent au renouvellement des modes d'existence des espèces, qu'elles soient humaines ou non humaines, vivantes ou non vivantes. Il s'agit plus spécifiquement d'explorer les processus contemporains d'*artificialisation* et de *cérébralisation* du monde qui seraient selon le chercheur, au cœur « d'une utopie concrète porteuse d'une bifurcation anthropotechnique majeure » (p. 9). Ambitieux, le livre est structuré en trois parties : d'abord, sont explorées les différentes composantes technoscientifiques et les diverses logiques écosystémiques qui animent l'intelligence collective ; ensuite, est traitée l'incarnation des intelligences collectives dans le trans et le posthumanisme ; enfin, sont analysés les systèmes dits encyclopédiques d'indexation, d'automatisation techno-sémantique des données à l'échelle micro et macro-spatiale.

Malgré cette architecture tripartite et un effort certain de structuration des idées, il n'est pas facile d'identifier le contenu et la trame de chaque partie et leur inter/intra-cohérence. Plus globalement, le lecteur peut ressentir, dès les premières lignes et jusqu'aux dernières, un sentiment de mécompréhension face à la formulation d'analyses très abstraites, complexes voire compliquées. En guise d'exemple, la citation suivante qui de mon point de vue est représentative d'une manière d'écrire manquant de simplicité : « Nous observons, de l'intérieur du monde des fragments de la conversion topologique cerveau-monde, dont les univers documentaires sont l'expression et l'exprimé – sous les conditions variables de régimes d'écritures et de substances d'expression multiples, de cérébralités en réseau de plus en plus arachnéennes et plastiques » (p. 200-201). De surcroît, les tableaux, graphiques et schémas présentés et commentés sont très denses et, pour la plupart, d'une technicité pointue. Si l'ouvrage s'adresse à une communauté de

chercheurs initiés à ce type de thèmes et ce style d'écriture, il est regrettable que les nombreuses approches théoriques que l'auteur présente soient souvent survolées et mobilisées sans véritable réflexion critique. Ainsi des pans de la sociologie de l'innovation (Bruno Latour) ou de celle du rhizome (Gilles Deleuze, Félix Guattari), de la philosophie post-moderne (Jean-François Lyotard), techniciste (Pierre Lévy) ou techno-politique (Bernard Stiegler) sont-ils rassemblés partiellement et de manière disparate et mis sur un pied d'égalité, alors qu'ils mériteraient d'être ontologiquement circonscrits et comparés dans leurs différences. Cet état de fait est d'autant plus frustrant que les écoles de pensée des auteurs mentionnés ont une place importante et un rôle d'influence notoire dans les milieux institutionnels, notamment scientifique et politique. Les travaux de P. Lévy sont des références phares de l'ouvrage de J.-M. Noyer. Si ce dernier intègre et commente plusieurs schémas de ce philosophe sur les phénomènes d'intelligence collective, il aurait fallu idéologiquement situer ce courant de pensée, d'autant plus qu'il est loin de faire l'unanimité au sein de la communauté scientifique, notamment au sein des sciences de l'information et de la communication. La posture technophile qu'adopte P. Lévy dans ses analyses n'est pas sans conséquence sur la manière dont il appréhende le fonctionnement et le développement des systèmes sociotechniques et sur son engouement pour les intelligences collectives qui entrainerait, si l'on reprend l'analyse de J.-M. Noyer, dans une phase d'efficacité augmentée (p. 111).

Le parti pris heuristique de l'auteur est d'articuler des théories multiples issues de plusieurs disciplines (sociologie, anthropologie, sciences cognitives, sciences de l'information et de la communication, philosophie des sciences, sciences du langage, sémiotique, éthologie...) sans prendre assez le temps d'expliquer les notions qu'elles recouvrent (noo-nomadologie, système autopoïétique, pensée rhizomatique, subcognition, chaotisation...), alors qu'elles sont pour la plupart complexes. En outre, il est difficile d'identifier les subtilités définitionnelles et les nuances conceptuelles que l'auteur explore pourtant avec une certaine dextérité. C'est le cas lorsque le chercheur pointe la différence de posture existant entre celles qui relèvent d'une démarche associée à la notion d'« ontologie » (p. 49) ou à la notion d'« onto-éthologies » (p. 51). Les analyses sont si concentrées et conceptuellement synthétiques que le lecteur a du mal à ne pas perdre le fil de la démonstration de l'auteur tout au long d'un chapitre ou même d'un sous-chapitre.

En définitive, le livre aurait gagné en limpidité si l'auteur avait traité moins de sujets. Peut-être aurait-il été opportun d'explorer la question des « horizons trans et posthumanistes » (p. 103) dans un ouvrage supplémentaire ? Objet du second chapitre, l'analyse de ces mouvements tient en une quarantaine de pages seulement, alors que ces nouvelles mouvances représentent un enjeu capital pour le devenir des sociétés contemporaines. À cet égard, les pistes de réflexion que J.-M. Noyer déploie sont intéressantes, notamment lorsqu'il explique la rupture post-kantienne qu'opèrent les trans et posthumanistes sur le plan doctrinal. Toutefois, nous restons sur notre faim si nous souhaitons comprendre un tant soit peu les tenants et aboutissants de leur singularité et de leur potentiel d'influence sur nos institutions publiques qui, ne l'oublions pas, continuent en France à les rejeter radicalement. En l'état, le travail de J.-M. Noyer pâtit de phénomènes à l'image de ce qu'il étudie : des phénomènes de perte de sens et de repères induits par la massification et la diversification accélérées des systèmes de connaissances. Pour reprendre ses propos : « Nous constatons et percevons – en tout cas dans le flou de cet horizon venu à la fois de l'intérieur du monde et d'une finitude fluctuante que se construit et s'expérimente de lignes de fuite – que les dialectiques héritées, têtues et obsédantes tendent vers leur point de tension et de rupture maximal » (p. 78). Les nombreuses citations en anglais mobilisées et non traduites peuvent d'ailleurs être perçues comme un indicateur probant de ce nouvel art scientifique de (ne pas ou plus) faire. En tout cas, elles ont le mérite d'interpeller par la prolifération de références auxquelles elles se rapportent. C'est peut-être ce trop-plein de références et de contenus qui a contraint l'auteur à ne pas conclure, la conclusion étant tout simplement impossible à réaliser.

**Tiphaine Zetlaoui**

*Université catholique de Lille, MCC, F-59000 Lille,*

*France*

*tiphainezetlaoui[at]gmail.com*

**David RIEFF, *Éloge de l'oubli. La mémoire collective et ses pièges***

Trad. de l'anglais (États-Unis) par Frédéric Joly, Paris, Éd. Premier Parallèle, 2018, 222 pages

Le livre de l'analyste politique et grand reporter américain David Rieff est paru en anglais en 2016 avant d'être traduit en français en 2018. Comme son titre l'indique, il met en garde contre les dangers de la mémoire, surtout quand elle est érigée en obligation morale. Il secoue les habitudes de pensée et interroge la pertinence de